

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
 hippodrome
 douai scène nationale

NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER

Christophe Honoré

Né le 4 octobre 1970 à Carhaix, Finistère. Adolescent cinéphile, Christophe Honoré suit des études de Lettres Modernes et de cinéma en Bretagne.

Il monte à Paris en 1995, année de la publication de *Tout contre Léa*, son premier livre pour enfants, un genre dans lequel il se fait un nom, en abordant des thèmes jusqu'alors tabous (le sida, l'homoparentalité).

Également auteur de romans « adultes » salués par la critique (*L'Infamille*, *la Douceur*) et dramaturge, il réalise en 2000 son premier court métrage,

Nous deux, et collabore au scénario des *Filles ne savent pas nager*.

À la fin des années 90, Christophe Honoré signe dans les Cahiers du Cinéma des textes polémiques dont le héros est un dénommé Roland Cassard, clin d'œil à un personnage-clé de l'œuvre de Demy.

On retrouve cette référence au réalisateur de *Lola* dans le titre de son premier long métrage, *Dix-sept fois Cécile Cassard*, sorti en 2002. Portrait éclaté d'une femme en deuil, ce premier opus éclairé par la présence de Béatrice Dalle est projeté au Festival de Cannes dans le cadre de la section Un Certain regard.

Coscénariste pour Jean-Pierre Limosin (*Novo*) ou Gaël Morel (*Le Clan, Après lui*), Honoré relève le défi de porter à l'écran *Ma mère*, roman réputé inadaptable de Bataille, avec, dans le rôle d'une femme qui initie son fils à la débauche, la téméraire Isabelle Huppert.

La relation fraternelle, thème-fétiche de l'écrivain Honoré, est au cœur de *Dans Paris*, troisième long métrage léger et mélancolique, au parfum Nouvelle Vague, avec Romain Duris et Louis Garrel.

Le film fait un tabac à la Quinzaine des Réalisateurs en 2006. Fort de ce succès, le cinéaste s'attelle sans tarder à un projet audacieux,

les Chansons d'amour (2007), une comédie musicale avec son acteur-fétiche Louis Garrel, entouré de Ludvine Sagnier et Clotilde Hesme - cette fois, en course pour la Palme d'or.

Prolifique, il tourne ensuite *la Belle Personne* (2008), transposition de *La Princesse de Clèves* de nos jours, dans un lycée du XVI^e arrondissement. Au moment où ce film, initialement destiné au petit écran, sort en salles - et est présenté à San Sebastian -, Honoré tourne déjà son opus suivant, dans sa Bretagne natale,

Non ma fille tu n'iras pas danser.

2009 (sortie France : 2 septembre 2009) - France - couleur - 1h45

film de **Christophe Honoré**

scénario : **Christophe Honoré** et **Geneviève Brisac** - image : **Laurent Brunet** - montage : **Chantal Hyman** - première assistante réalisatrice : **Sylvie Peyre** - décors : **Samuel Deshors** - costumes : **Pierre Cانيتrot** - musique : **Alex Beaupain** - son : **Guillaume Lebraz** - casting : **Richard Rousseau** - production : **Why Not Production** - producteur : **Pascal Caucheteu** - distributeur : **Le Pacte**.
 avec : **Chiara Mastroianni** (Léna), **Marina Foïs** (Frédérique), **Marie-Christine Barrault** (Annie), **Jean-Marc Barr** (Nigel), **Fred Ulysse** (Michel), **Julien Honoré** (Gulven), **Marcial Di Fonzo Bo** (Thibault), **Alice Butaud** (Élise), **Louis Garrel** (Simon), **Caroline Sihol** (la fleuriste), **Donatien Suner** (Anton), **Lou Pasquero** (Augustine), **Jean-Baptiste Fonck** (José)

ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE HONORÉ

D'où est parti *Non ma fille tu n'iras pas danser* ?

Christophe Honoré - De l'envie de quitter Paris. J'ai filmé Paris sur mes trois précédents films, avec je pense mon regard de provincial un peu ébahi. Mais là, j'avais envie d'un film de retour sur soi — et la famille, le passé, pour moi c'est lié à la Bretagne, que je n'avais jusqu'à maintenant jamais filmée.

Est-ce que les films de famille d'Arnaud Desplechin ont été des repères pour *Non ma fille tu n'iras pas danser* ?

Lorsque j'ai écrit *Non ma fille...*, je n'avais pas vu *Un conte de Noël*. Je l'ai découvert peu de temps avant le tournage et, en effet, je me suis dit qu'il y avait une certaine proximité. C'est clair qu'il y a deux cinéastes qui m'importent vraiment en France aujourd'hui, ce sont Assayas et Desplechin. Forcément, *l'Heure d'été* et *Un conte de Noël*, je les avais en tête en tournant. Mais ces deux films, sur des sujets proches, sont assez différents. Chez Desplechin prévaut toujours le règlement de comptes. La famille, c'est tout de suite les Atrides. Alors que dans *l'Heure d'été*, il y a une douceur et une délicatesse très opposées aux roulements de tambour de Desplechin.

Dans *Non ma fille...*, il n'y a pas de roulements de tambour, mais il y a quand même de la violence. La famille est un endroit qui blesse.

La famille est toxique, mais sans méchanceté intentionnelle. Ce qui est inquiétant, ce sont les gens qui veulent faire le bien à votre place, l'excès de bienveillance. On ne peut pas dire que c'est ce qui anime les personnages de Desplechin (rires). Mon film raconte un peu un affranchissement qui n'arrive pas à se faire. Je vois des filles de mon âge, qui ont des enfants et qui sont confrontées à un retour hyper réac de la famille dans leur vie. Tout l'environnement travaille à leur dire qu'elles ont choisi une place et qu'elles doivent la tenir. Moi, en tant que garçon, en tant qu'homosexuel, je n'étais pas sensible à cette question. Depuis que j'ai eu un enfant, je l'ai observé sur la mère de ma fille : il y a une espèce de tort fait aux femmes dès qu'elles ont des enfants. On joue sans cesse sur leur culpabilité. Des phrases anodines, comme "T'es trop fusionnelle avec tes enfants" ou, au contraire, "Tu bosses trop, tu ne vois jamais tes enfants le soir", sont quand même une violence insensée faite aux femmes, qu'on ne se permet jamais de faire aux pères. Moi, personne ne m'a jamais reproché de travailler trop.

Est-ce que ça existe quand même la culpabilité paternelle ?

Non, je ne crois pas. Les hommes s'inventent d'autres culpabilités. La culpabilité adultérine, par exemple. Ça porte rarement sur les enfants. Alors que c'est très facile de persuader une femme qu'elle n'est pas une bonne mère. Et c'est une violence qui ne recoupe pas absolument la domination masculine, car elle n'est pas seulement exercée par les hommes. Les mères, les sœurs sont aussi des vecteurs de cette autorité.

Le conte breton qui coupe ton film en deux, tu l'as inventé ?

Non, c'est un vrai conte. Dans les églises en Bretagne, on trouve des calvaires, qui généralement représentent la vie de Jésus. Mais dans deux d'entre elles, on trouve le récit de la vie d'une jeune femme, Katell Gollet, à la même place que Jésus. C'est l'histoire que je raconte dans le film, celle d'une jeune femme qui n'a pas voulu se soumettre à la loi du père et a entraîné par la danse la mort de plusieurs jeunes hommes. Son dernier cavalier est le diable et elle finit aux Enfers. La danse est évidemment une métaphore du sexe. J'ai eu envie de mettre ce conte très normatif en relation avec une violence plus quotidienne exercée aujourd'hui sur les femmes.

Il y a une constante dans le travail de Christophe Honoré, que ce soit en tant qu'écrivain ou en tant que cinéaste, c'est l'obsession des liens familiaux dans la construction individuelle. *Non ma fille tu n'iras pas danser* aborde ces liens de façon plus directe, puisqu'il met en scène une femme à un tournant de sa vie (divorce, changement de travail), prise au piège dans une toile de regards. Ceux des parents, des frères et sœurs, de l'ex-mari, de l'amant, des enfants... tous ces regards sont autant de pressions, de reproches latents, de jugements explicites. Honoré crée le trouble en montrant tout d'abord une Chiara Mastroianni un peu agaçante, innocemment irresponsable (en cela tout droit sortie du récent *Un chat un chat* de Sophie Fillières) et forcément hystérique, attirant de fait les regards sur elle (regardez-moi, j'étouffé). Et puis, suivant l'intermède d'un conte breton tragique (une femme voit mourir chacun des hommes qui l'invitent à danser), cette chronique familiale assez ordinaire devient la peinture d'une culpabilité, pour finir en tableau d'une libération. C'est ce qui est intéressant chez les personnages d'Honoré : ce qu'ils mettent en place pour être libres, qu'ils soient au sein d'une famille disparue (*17 fois Cécile Cassard*), dévorante (*Ma mère*), peu regardante (*Dans Paris*) ou comme ici normative. Adoptant une structure éclatée, apparemment chorale, *Non ma fille tu n'iras pas danser* cache son jeu, brouille les pistes, et de l'anodin, fait émerger le radical. Pour finalement déplacer le regard.

Ch.R. - Fiches du Cinéma

Comme Romain Duris dans *Dans Paris*, le personnage de Léna (Chiara Mastroianni) revient à plus de 30 ans chez ses parents. Tes personnages connaissent souvent une sorte de déclassé de la vie d'adulte.

Oui, vraiment. Il y a un déclassé à ne plus être considéré comme un adulte valable. J'aime beaucoup les nouvelles de Flannery O'Connor, comme *Mon mal vient de plus loin*. C'est l'histoire d'un garçon malade qui retourne chez sa mère pour agoniser. Et on se dit que finalement c'est plus sa mère qui le tue que son mal. Je connais pas mal de gens qui sont retournés à 35 ans vivre chez leurs parents après une séparation. Ça m'a toujours paru un peu terrible. Et puis dans ma famille maternelle, il y avait beaucoup de gens fragiles psychologiquement, des dépressifs sévères. Et j'ai souvent assisté à des réunions familiales où tout le monde n'a pas le même statut, n'est pas considéré comme un adulte au même degré. C'est une violence immense faite aux gens.

Les Inrockuptibles (extraits)

Difficile de définir le nouveau film de Christophe Honoré, tant il est divers, hétérogène, symphonique. Et donc riche. Peut-être y a-t-il même plusieurs films tapis dans ce portrait déchiré d'une femme d'aujourd'hui, tiraillée entre ses désirs et les devoirs qu'autrui (sa famille, la société) veut lui imposer.

Quand le film commence, tout est déjà joué, nous arrivons après la bataille : à la gare Montparnasse, Anton, le jeune garçon de Léna, s'est éloigné de sa mère et de sa sœur ; elles ne le trouvent plus. Mais il n'était pas loin ; ouf. Léna vient de divorcer de Nigel qui la trompait. Elle part en vacances chez ses parents (de ces parents qu'Honoré a toujours su décrire avec à la fois cruauté et tendresse), mais ignore encore qu'ils ont invité son ex-mari à les rejoindre pour qu'il puisse voir ses enfants, qu'il n'a pas vus depuis six mois...

Tout est joué et pourtant le ton du film nous surprend : entre comédie à la Pascal Thomas, violence familiale et mentale à la Desplechin, le tout enveloppé dans une sorte de suspense hitchcockien soutenu notamment par la musique dramatique d'Alex Beaupain. Le récit défile vite, multipliant les personnages secondaires — tous finement dessinés (la sœur de Léna, son frère, leurs conjoints et enfants, un amant de passage) —, les décors (la nature vibre, ondoie), les petits conflits, ressassements et intrigues familiaux, les récits en voix off. Les personnages sont en mouvement, les répliques claquent comme des fouets (parfois un peu trop systématiquement, comme au Boulevard — c'est notre seul reproche).

Tout cela vit, bouge, fait rire et pleurer, tandis que la mort rôde (le père se sait condamné), que les mythes (bretons) remontent à la mémoire, qu'un drame annoncé advient soudain, qui nous cloue sur place et nous foudroie, mais on ne s'attarde jamais, chez Honoré, on est déjà ailleurs. La tension monte, Léna n'en peut mais, contrainte de changer de décisions et d'avis comme de chemise, acculée par l'amour étouffant des autres à ne plus pouvoir choisir. Leurs principales armes : la parole, la culpabilisation, le double bind (ces injonctions paradoxales qui annihilent toute volonté).

Le film d'Honoré tisse ainsi, peu à peu, le portrait sociétal et psychologique d'une société occidentale très archaïque et faussement évoluée, qui ne laisse aucune chance aux mères : elles doivent être parfaites mais pas trop, se consacrer à leurs enfants sans fusionner, imposer leur autorité mais ne pas écraser, éduquer leurs enfants et les ouvrir au monde tout en les protégeant. Léna ne sait plus où donner de la tête. Et ses désirs à elle, qui voulait tout de la vie, à qui on a peu à peu tout retiré ?

Réapparaissent en filigrane ces personnages pleins de vitalité, assoiffés de vie, à qui l'on reproche toujours de ne pas souffrir suffisamment ou assez longtemps, de retomber trop vite sur leurs pattes. Que faire de sa vie ? La vivre dans sa totalité, en égoïste, ou la consacrer aux autres ? A-t-on vraiment la possibilité de choisir ? La fin, très sombre, laisse la porte ouverte. Sur une suite ? Ou sur un retour du même infini ?

Chiara Mastroianni, au milieu d'une troupe d'acteurs visiblement investis (Marina Foïs et Jean-Marc Barr — qui n'ont jamais été aussi bons —, Marie-Christine Barrault et Fred Ulysse — réellement sublimes), impressionne. Dans la continuité de ce qu'elle faisait dans *Un chat, un chat* de Sophie Fillières, mais aussi, plus subtilement, dans *Le crime est notre affaire* de Pascal Thomas, elle est tout simplement géniale. Elle a trouvé, consciemment ou pas, sa voie d'actrice. Elle a bien compris qu'elle n'échapperait jamais, à cause de son visage, à son ascendance.

Alors elle joue de ce qui n'appartient qu'à elle : de ses sourcils volontiers inquiétants (on pense parfois à Joan Crawford, à la sorcière de *Blanche-Neige* de Disney), de la couleur de ses cheveux, de leurs reflets plus ou moins rouges, châtain ou noirs, pour assombrir ou éclairer au contraire son personnage, passer des scènes de comédie aux scènes de drame. Et surtout, comme chez Fillières, elle semble se diviser, créer un désaccord entre le haut et le bas de son corps, jouer de sa démarche à petits pas, si généreusement cadrée par Honoré, pour exprimer les contradictions internes de son personnage. C'est très fin, d'une grande intelligence — et bouleversant. La rentrée donne des envies de fugue ? Départ imminent en gare de Paris-Montparnasse, direction la Bretagne. Le conducteur est un enfant du pays : Christophe Honoré, réalisateur en plein élan de *Dans Paris*, *les Chansons d'amour*, *la Belle Personne...* Quant à celle qu'on suivra — qu'on suivrait n'importe où —, c'est Chiara Mastroianni, rapide, nerveuse et à vif, tout simplement dans son meilleur rôle.

Jean-Baptiste Morain - Les Inrockuptibles

CINÉVÉNEMENTS MARDI 20 OCTOBRE À 20H30
À CÔTÉ 2009 - FRANCE - COULEUR - 1H32
DOCUMENTAIRE DE STÉPHANE MERCURIO

De l'autre côté du mur de la prison, celui des familles et des proches en attente de parler ; leur angoisse de ne pas savoir, leur terreur face au suicide toujours présent, leurs nuits blanches.

SÉANCE CINÉ-DROIT EN COLLABORATION AVEC L'ASSOCIATION ARC-EN-CIEL, L'ANVP (VISITEURS DE PRISON) ET L'AUMÔNERIE CATHOLIQUE

SUIVIE D'UN DÉBAT EN PRÉSENCE DE LA RÉALISATRICE ET D'ALAIN BLANC, PRÉSIDENT DE CHAMBRE À LA COUR D'APPEL DE DOUAI